

Poésie actuelle : les nouvelles voies

Jean-François Caron

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2014). Poésie actuelle : les nouvelles voies. *Lettres québécoises*, (155), 14-18.

Poésie actuelle : les nouvelles voies

Marginalisée dans les médias, souvent confidentielle dans le brouhaha du marché du livre, la poésie québécoise actuelle n'en est pas moins vive. Elle se fait remarquer sur différentes scènes et est portée par des initiatives originales. Qui la fait vivre ? Est-elle toujours soutenue par les jeunes ? Portée par un vent de révolte ?

Poésie de l'après-guerre

Après la Seconde Guerre mondiale, l'industrie du livre subit soudainement les conséquences d'une logique de marché de laquelle elle a été tenue à l'écart artificiellement par les lois martiales. La guerre de 1939-1945 a effectivement des effets bénéfiques pour l'industrie du livre au Canada français, alors que, par décret, nos éditeurs acquièrent le droit de reproduire les livres publiés en territoire ennemi — ce qu'est devenue la France sous occupation allemande.

Or, la fin du conflit mondial sonne le glas de ce privilège, et les éditeurs, qui voient se dégonfler la baloune de leurs ambitions, subissent en plus une importante hausse des prix du papier et une augmentation des salaires dans l'industrie. Cette situation cause d'ailleurs la faillite de plusieurs d'entre eux, diminuant de moitié les ventes globales de livres issus de notre territoire.

Une telle période de disette a forcément une incidence sur le nombre de livres édités — ce qui touche particulièrement les poètes. Hélène Pilotte, qui est aux premières loges lors de la fondation de l'Hexagone, l'exprime en ces mots : « Les maisons d'édition ordinaires [sont] avant tout préoccupées de l'aspect commercial de la chose à publier, puisque ces éditeurs y trouv[ent] leur gagne-pain¹. »

Contre-censure

Au-delà des répercussions économiques de l'éclatement de la bulle éditoriale de la Seconde Guerre mondiale, un autre problème d'importance freine les ardeurs des auteurs de l'époque, en particulier des poètes. Christine Tellier, dans *Jeunesse et poésie. De l'Ordre de Bon Temps aux Éditions de l'Hexagone* (Fides), décrit qu'en ces années de l'après-guerre, « un écrivain d'ici qui souhaitait voir son œuvre publiée et diffusée devait faire face à une certaine faiblesse du système de l'édition au Québec, qui était principalement entre les mains des autorités religieuses². »

Effectivement, à cette époque, plusieurs maisons d'édition se montrent frileuses et, faisant même preuve de censure, vont jusqu'à retirer certains titres de leur catalogue afin de plaire aux élites politique et religieuse. Chez Fides et Beauchemin, on publie bien quelques plaquettes, mais selon André Marquis, elles sont éditées « à condition que leurs recueils véhiculent l'idéologie de ces maisons [...] »³

Devant ce phénomène, des poètes cherchent d'autres solutions, s'engagent contre cet assujettissement de l'édition de poésie aux lois du marché et à la censure, et créent différents événements ainsi que de



KIM DORÉ

POÈTES
DE
BROUSSE

nouvelles maisons consacrées à l'édition poétique — parmi lesquelles Les Cahiers de la file indienne, fondée en 1946 par Gilles Hénault et Éloi de Grandmont, qui fera exemple.

Suit notamment Erta, en 1949, ce bel animal auquel Roland Giguère a donné vie. Cette dernière initiative a toutefois des limites importantes : elle est

essentiellement artisanale, au sens où Giguère produit lui-même ses livres, mais aussi parce qu'il réalise en moyenne des tirages d'à peine 85 exemplaires de chaque livre. Ce qui n'en faisait pas moins le plus gros éditeur consacré à la poésie à l'époque, selon Tellier.

Bien qu'on sente une certaine effervescence avec la création de nouvelles plateformes d'édition, on ne parle évidemment pas ici de la naissance de la poésie québécoise, qui préexistait à ces événements. Selon Gilles Marcotte, qui signe la préface du livre de Tellier à propos de l'équipe qui crée l'Hexagone :

[]La révolution poétique, au Canada français, est déjà accomplie par Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Rina Lasnier, Anne Hébert, et il ne s'agit pas, pour les membres du groupe, ni de la continuer ni de la contester. Leur désir vient d'ailleurs, non pas de la poésie elle-même mais de ce qu'elle permet de dire, non pas de la littérature mais de ce fourmillement d'idées, de sentiments, qui était le propre des mouvements jeunesse⁴.

les nouvelles voies

À cette époque, il y a effectivement de grands mouvements au sein de la jeunesse, entre autres celui des Clans de Routiers, qui atteint alors son paroxysme. Lorsqu'en juillet 1953 on célèbre la parution du premier recueil publié par l'Hexagone (*Deux sangs*, de Gaston Miron et Olivier Marchand), autour d'un feu de camp qui éclaire la berge de la rivière des Prairies, on sent bien que quelque chose se produit. Marcotte dira qu'il ne s'agissait pas seulement de « la naissance d'une entreprise à proprement parler poétique, mais celle d'une voie nouvelle d'expression ».

L'institution de la poésie

Cette volonté d'autonomie donne d'ailleurs l'exemple à d'autres poètes, qui choisissent aussi de créer de petites structures d'édition. Des décisions politiques sont prises qui favorisent le développement de l'industrie, et si cela ne touche pas exclusivement la poésie, elle n'en est tout de même pas exclue. Non seulement est-elle publiée et lue, mais on assiste à sa lente institutionnalisation. Depuis la fondation de l'Hexagone (1952) jusqu'à aujourd'hui, en passant par la naissance des Herbes rouges (1968), des Écrits des forges (1971) ou du Noroît (1971), une fenêtre s'ouvre dans le marché du livre, qui restera plus ou moins ouverte par la suite.

Depuis les initiatives des années soixante-dix, même si sa situation n'a jamais été « facile », la poésie a vécu un lent processus d'institutionnalisation. On entend bien sûr par là le fait qu'on l'a reconnue au sein des organismes gouvernementaux, dont les conseils des arts qui subventionnent à la fois la création et l'édition de poésie, mais aussi dans les établissements d'enseignement, où elle a été non seulement enseignée mais étudiée jusqu'aux cycles supérieurs. De plus, elle a vu s'instituer différentes entités venant en quelque sorte attester son existence propre, comme s'il avait fallu pour cela un sceau.

Parmi ces nouvelles structures consolidant l'institution poétique, on notera la mise en place de récompenses comme le prix Émile-Nelligan (créé en 1979) et le prix Félix-Leclerc de poésie (dont la première édition concordait avec le dixième anniversaire de la mort du poète, laquelle est survenue le 8 août 1988).

Si des prix comme le Athanase-David avaient pu à l'occasion souligner le travail de poètes auparavant, il aura fallu attendre ces nouvelles initiatives pour que toute la lumière soit faite sur la poésie de la relève.

Initiative du neveu du célèbre poète, le regretté Gilles Corbeil, et d'autres de ses héritiers, la Fondation Émile-Nelligan a pour objectifs d'honorer la mémoire de l'auteur du *Vaisseau d'or* et d'apporter un soutien au milieu littéraire. Elle a créé son fameux prix, assorti d'une bourse de 7 500 \$, offert à un poète francophone de moins de 35 ans, grâce aux droits d'auteurs accumulés du poète. Avec son *Nœud coulant*, Michaël Trahan était, cette année, le trente-cinquième jeune poète à en être le lauréat. Plusieurs des noms des poètes ayant reçu le même honneur ont continué de laisser leurs traces dans les glaises littéraires



québécoises – qu'on pense aux Claude Beausoleil, Normand de Bellefeuille, Élise Turcotte, Tony Tremblay, Jean-Simon DesRochers, Kim Doré... Quant au biennal prix Félix-Leclerc de la poésie, aussi adressé à des poètes de moins de 35 ans, il est accompagné d'une bourse de mille dollars, et l'auteur est invité à joindre sa voix à celles des poètes rassemblés pour cette autre grande institution poétique: le Festival international de poésie de Trois-Rivières (FIPTR).

Initiative sans doute improbable au départ, le Festival international de poésie de Trois-Rivières célèbre pourtant cette année son trentième anniversaire. Incontournable institution s'il en est une, avec ses nombreuses rencontres et lectures, son École nationale de poésie et ses différents ateliers, l'événement, qui jouit aujourd'hui d'une reconnaissance indéniable, permet aux poètes québécois de se retrouver sur scène avec des poètes du monde entier et de faire entendre leurs voix, à tous, à un public de plus en plus connaisseur.

Elle-même fondée en 2000, la Maison de la poésie de Montréal a aussi créé son propre Festival de poésie de Montréal, pendant lequel se tient le Marché de la poésie, un colloque et son Prix des lecteurs.

S'ajoutent au portrait de l'institution poétique québécoise des événements d'importance comme Nuit blanche sur tableau noir, dont la 19^e édition se déroule cette année du 28 au 31 août, ainsi que la reconnaissance accordée à quelques revues dédiées — dont les plus marquantes sont sans doute *Estuaire* (1976), *Le Sabord* (1983), *Exit* (1994) — qui ont aussi largement contribué à la mise au monde de la nouvelle poésie québécoise en devenant des espaces privilégiés pour faire connaître les plumes les plus récentes.

Hors du livre, point de salut ?

Ce processus, lent mais certain, d'institutionnalisation de la poésie québécoise a eu des avantages indéniables, dont la professionnalisation du milieu. Car si les médias sont encore pour plusieurs absents du territoire poétique, des réseaux se sont tissés, réels ou virtuels, favorisant les échanges. Et, il faut bien l'admettre, l'aide gouvernementale a jusqu'ici assuré une production de livres de poésie relativement régulière et sérieuse. Mais toute poésie se sent-elle à son aise au sein de l'institution ? N'est-ce pas d'ailleurs le propre du poète d'interroger ses propres conditions d'écriture, voire d'existence ?

Ce que nous montre ce succinct rappel historique, c'est sans doute que la poésie ne dépend pas des institutions en place pour exister — elle est toujours là. En entrevue, Kim Doré, poète et fondatrice des éditions Poètes de brousse en 2003, résume bien la question : « Elle n'a jamais réellement failli à se créer des lieux. »

Et ces territoires, ils se déploient dans tous les sens depuis quelques années. On voit d'ailleurs se créer des événements, des organes de diffusion, des coopératives d'édition — tout y est, tout y passe. Pour Kim Doré, il y a toutefois un risque :

D'un côté, l'avènement des nouveaux médias et des réseaux sociaux semble avoir contribué à multiplier et surtout diversifier les espaces consacrés à la lecture de la poésie, secourant les instances officielles et ouvrant de nouvelles perspectives



sur ses horizons d'attente; on doit s'en réjouir. De l'autre, il arrive que cette effervescence s'accompagne d'une forme de désinvolture où les poètes deviennent souvent plus importants que les poèmes⁵.

Le test oral

Notamment, une poésie plus proche de l'oralité a pris d'assaut les scènes qui se sont ouvertes avec le développement du slam. Même les événements de lecture publique, qui n'ont pas toujours eu bonne réputation, parce qu'ils charriaient dans leurs programmes les soirées d'ennui qu'ils ont accumulées à force d'hermétisme et d'envoies déjantées, semblent avoir repris du lustre depuis le fameux Moulin à paroles qui a soufflé au kiosque Edwin-Bélanger des plaines d'Abraham, en 2009.

Cette poésie qui passe par la bouche a aussi retrouvé le chemin des livres, entre autres avec la création des éditions de l'Écrou par Jean-Sébastien Larouche et Carl Bessette en 2009. Résolument tournés vers une poésie orale aux accents jouals, assumant la forte américanité de leurs textes, les deux éditeurs les plus punks du Québec ont créé un lieu répondant exactement à leurs attentes. Bessette rappelle :

On a oublié que la poésie, à la base, c'était oral. Les rimes étaient là pour qu'on s'en souvienne, parce que les gens ne savaient pas écrire... Toutes les grandes œuvres d'époque étaient faites en poèmes pour qu'on puisse s'en souvenir plus facilement.

À cela, Kim Doré répond :

Oui, la poésie a une longue histoire marquée à la source par la tradition orale. Oui, il arrive que la poésie contemporaine rejoigne plus aisément son lectorat ou de nouveaux lecteurs dans un cadre de lecture publique ou de performance. Non, le conte et le slam ne sont pas de la poésie⁶.

Pour elle, c'est le glissement du point d'attention vers la performance du texte plutôt que l'intérêt porté au texte lui-même qui fait toute la différence.



FABRICE MASSON-GOULET et CHARLES DIONNE

La jeunesse éternelle

L'un des mythes les plus tenaces à propos de la poésie est qu'elle est portée par la jeunesse, comme si depuis toujours les poètes avaient été jeunes et verts, avaient trépassé avant d'être atteints par le temps. La cofondatrice de Poètes de brousse nous met en garde contre les abus sur cette question :

Il faut faire attention quand on dit que jeunesse et révolte vont de pair avec la poésie. Parce qu'il y a tous ces clichés, le jeune Rimbaud, ou le jeune Nelligan, complètement fous, exaltés et inspirés, mais qui après en viennent à sombrer... Parmi nos auteurs les plus révoltés, actuellement, ce n'est pas forcément les plus jeunes. Qu'on pense à quelqu'un comme Jean-Marc Desgent, par exemple... Il y a un esprit de révolte dans sa poésie qui est peu présent chez les jeunes poètes.

N'empêche que, lorsqu'on examine la question, les initiatives les plus intéressantes à surgir dans le milieu de la poésie sont souvent l'œuvre de la jeunesse. Lorsqu'elle a fondé Poètes de brousse avec Jean-François Poupard, Kim Doré était d'ailleurs dans la jeune vingtaine.

On remarque aussi un projet comme Poème Sale (*poemesale.com*), un site d'édition et de diffusion de poésie contemporaine, mis au monde par Charles Dionne (début vingtaine) et Fabrice Masson-Goulet (début trentaine). Beau projet que celui de ces deux jeunes hommes qui souhaitaient rejoindre un lectorat non initié, créer un lieu de réseautage virtuel pour les différents milieux poétiques et donner accès à une poésie autrement trop confidentielle. Dionne explique :

Il y a aussi la volonté de sortir de l'institution. En venant sur le site, le lecteur a accès à ce qui se fait de plus contemporain en poésie, sans filtre. On est une fenêtre sur la création ultra-contemporaine. Ça permet de prendre le pouls de ce qui se fait maintenant.

Ailleurs, en plein printemps érable, on a vu être éditée une revue intitulée *Fermaille*. Créée par cinq étudiants en études littéraires à l'UQAM lorsque la grève est devenue inévitable, la publication répondait à une certaine frustration pour les membres du comité de rédaction de la revue de création littéraire de l'UQAM, *Main blanche*. « On a eu l'idée d'une revue qui pourrait nourrir la grève », se rappelle Zéa Beaulieu-April, l'une des fondatrices. Lancée par cinq étudiants au début de la vingtaine, la revue rassemble aujourd'hui dans ses archives la plus forte trace poétique des événements qui ont secoué le Québec en 2012.

L'objectif de départ de cette initiative était de créer un lieu de diffusion qui allait permettre à une parole particulière de naître et de se développer, mais aussi un lieu qui allait mettre le feu à cette parole-là. Il fallait créer un dialogue, alimenter le discours, en produire un qui serait différent, plus poétique que les discours journalistique ou militant.



CARL BESSETTE et JEAN-SÉBASTIEN LAROUCHE

les nouvelles voies

Depuis, forte de l'expérience de *Fermaille*, Zéa Beaulieu-April s'est embarquée dans une nouvelle aventure : la coopérative d'édition La Tournure. Ici, c'est la structure même de la maison d'édition traditionnelle qui est remise en question. La tentative est prometteuse : le livre *D'espoir de mourir maigre*, de Charles Dionne, publié par la coop de solidarité, était finaliste au prix Émile-Nelligan 2014...

Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à avoir remis en question l'organisation de la majorité des maisons d'édition québécoises en se tournant vers la coopération, comme en fait foi la maison d'édition artisanale En Jachère, qui produit le livre en totalité, jusqu'à son propre papier.

Rock is dead

La poésie n'est jamais contentée, pourrait-on dire. Et si elle ne rejette pas d'office les décideurs, elle refuse tout de même d'être assujettie à leur bonne volonté et aux lieux convenus. Si on peut par exemple se féliciter qu'une ville comme Trois-Rivières accueille chaque année un festival de l'importance du FIPTR, on se souviendra de cette controverse qui a fouetté l'organisation en 2007, lors de la création du premier Off Festival de la poésie, organisé dans un café-bistro de la place.

Le fondateur du Festival international de poésie de Trois-Rivières (FIPTR), Gaston Bellemare, n'avait pas mâché ses mots, traitant les participants du Off de « non-poètes » et de « parasites ». Cela n'avait pas empêché l'événement hors cadre d'être reconduit l'année suivante, appuyé par une publicité satirique où « des gens ordinaires se [voyaient] interdire de lire ou d'écrire de la poésie par un drôle de personnage qui ne se [gênait] pas pour les traiter de "non-poètes" et de "parasites"⁷ ».

Internet recèle aussi des trésors d'initiatives réactives particulièrement intéressantes. Qu'on pense à Poème Sale qui a déclaré officiellement la mort de la poésie :

La poésie est dans un état herméneutique notable : elle est morte. Complètement. Elle s'est même cachée pour mourir. Sa résurrection ne nous intéresse pas. Nous intéressons une poésie, sale, sanglante et en lambeaux. Nous nous emploierons à en disperser les restes.

Rock is dead, comme disait Jim Morrison.

Et puis, n'est-ce pas Miron qui disait de la poésie des années quarante qu'elle « ne dépass[ait] guère le cercle des amateurs et des initiés » et qu'elle « altern[ait] entre le point mort et les flottements »⁸. Comme s'il fallait marcher au moins un peu sur les cadavres de ceux qui sont venus avant.

Pour Fabrice Masson-Goulet, cofondateur de Poème Sale, il y a une évidente « volonté de sortir de l'institution⁹ ». Et Charles Dionne, l'autre instigateur du site, renchérit dans la même entrevue : « C'est pour ça



qu'on fait ça : pour retrouver les auteurs contemporains, qui veulent sortir des grands canons de "ce que doit être la poésie"¹⁰. »

Pour Masson-Goulet, l'institutionnalisation — et même le système de subventions qui permet la création ou la publication de poésie — n'a pas eu que des avantages. Il se montre critique envers ce qui est devenu « l'industrie » du livre : « J'veux pas vendre de livres, j'veux que le monde lise de la poésie. C'est pas le même paradigme¹¹. »

Contre le système

Ces remises en question ne sont pas uniques. Selon la Maison de la poésie de Montréal, le milieu actuel de l'édition serait « composé de microstructures indépendantes, globalement lésées par un système de subventions privilégiant le chiffre d'affaires au détriment de la qualité littéraire et parfois en proie à un manque de concertation¹² ». Pour contrer cette situation, plusieurs initiatives sont mises de l'avant par des individus et des organismes touchés.

La formule coopérative de La Tournure est d'ailleurs en quelque sorte une façon de libérer la parole poétique de certains auteurs sans devoir se fier aux subventions gouvernementales. Pour Zéa Beaulieu-April, cette autonomie permet une plus grande liberté aux membres de la coopérative :

Ça peut sembler effrayant qu'on n'ait pas de subventions, mais on n'a pas d'obligations non plus. On n'a pas l'obligation de publier cinq livres par année, donc on prend le temps, on publie les livres quand ils sont prêts, on les travaille jusqu'au bout. Une fois qu'ils sont prêts et qu'on a l'argent, simplement, on les fait. Ça nous donne beaucoup de liberté.

Aux éditions de l'Écrou, dont le refus du système de subventions gouvernementales est apparemment viscéral, le constat est le même, mais les moyens sont différents. Le duo a choisi de voir leur maison d'édition comme une entreprise qui doit devenir, à terme, rentable. « Il n'y a pas un jour où on ne se lève pas le matin en se demandant comment on peut vendre plus de poésie. On est tout le temps en train de se demander ça », décrit Jean-Sébastien Larouche. Faisant référence à l'Hexagone, qui a fonctionné par souscription pour arriver à trouver les fonds nécessaires pour la publication de sa première plaquette en 1952, Carl Bessette renchérit :

Ce que ça me dit, c'est que c'était du monde qui faisait comme nous autres et qui se levait le matin en se demandant comment on peut arriver en vendant de la poésie. Aujourd'hui, le monde ne se pose plus la question. Comme si la seule solution était de sortir cinq livres et, dès que c'est sorti, en septembre, de remplir une demande de subvention... C'est pas normal d'avoir besoin de subventions autant que ça.

Engagement

De toute évidence, pour la plupart des poètes interrogés, l'important est surtout de faire voyager les idées et la poésie, bien plus que de s'opposer à quoi que ce soit de préexistant. Pour Zéa Beaulieu-April, par exemple, l'engagement a une résonance particulière : « Pour nous, juste faire de la poésie, en ce moment, et la faire comme on la fait... C'est plutôt dans ce sens-là, notre engagement. »

Kim Doré abonde dans le même sens :

Le simple fait de choisir la poésie en 2014, à l'intérieur d'un système d'uniformisation, de néolibéralisation complet, dans un milieu où quelque chose qui fonctionne complètement en dehors du profit est presque inconcevable, c'est une forme de contestation, c'est un pied de nez au système.

Même les gars du site Poème Sale émettent des réserves quant à une quelconque image de révolte. Selon Fabrice Masson-Goulet,

Poème Sale ne s'oppose pas à une conception plus "propre" de la poésie. Nous ne nous opposons pas directement aux démarches « plus sérieuses ». Bien sûr, nous favorisons les expérimentations sur la forme et sur le langage en essayant de repousser, à notre façon, les limites de la création.

Voix multiples

Et alors, quel est-il, le portrait de cette poésie actuelle ? Il y a la désaffection des médias, dont l'espace critique passe aux mains des pres-

cripteurs et du divertissement... Et le revenu moyen des poètes, qui frise le ridicule en permanence... Dans un tel contexte, la poésie peut-elle être satisfaite ? Pourrait-elle l'être de toute manière ? En tout cas, de nouvelles initiatives font leur preuve. Car si la poésie d'aujourd'hui semble rejeter la confrontation qui a souvent été son moteur, c'est plutôt pour faire tonner de concert la multiplicité de ses voix propres. Et ce ne sera pas pour nous déplaire.

1. Citée par Christine Tellier, *Jeunesse et poésie. De l'Ordre de Bon Temps aux Éditions de l'Hexagone*, Montréal, Fides, 2003, p. 191.
2. Christine Tellier, *idem*, p. 19.
3. André Marquis, « Conscience politique et ouverture culturelle. Les éditions d'Orphée », dans *L'édition de poésie. Les éditions Erta, Orphée, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone*, Sherbrooke, Ex Libris, coll. « Études sur l'édition », 1989, p. 89, cité dans Christine Tellier, *op. cit.*, p. 20.
4. Gilles Marcotte, in Christine Tellier, *op. cit.*, p. 8.
5. Kim Doré, « Dix idées reçues à propos de la poésie contemporaine », conférence présentée dans le cadre du Marché de la poésie de Montréal, 3 avril 2013.
6. Kim Doré, *op. cit.*
7. Karine Gélinas, « Entretenir de vieilles rancunes », *Voir Mauricie*, 8 octobre 2008, voir ca/chroniques/entre-guillemets/2008/10/08/entretenir-de-vieilles-rancunes/. [consulté le 12 mai 2014].
8. Gaston Miron, « Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte », *La Presse*, 22 juin 1957, p. 67, dans Christine Tellier, *op. cit.*, p. 21.
9. Jean-François Thériault, « Entrevue avec Poème Sale : prendre une marche avec la poésie », *Les Méconnus*, 18 janvier 2013, www.lesmeconnus.net/entrevue-avec-poeme-sale-prendre-une-marche-avec-la-poesie/. [consulté le 12 mai 2014].
10. *Ibidem*.
11. *Ibidem*.
12. Maison de la poésie de Montréal, www.maisondelapoesie.qc.ca/archives/economie-mediation.html. [consulté le 14 mai 2014].

POUR ÊTRE BIEN INFORMÉ,
SUIVEZ-NOUS !



ledevoir.com



facebook.com/ledevoir



twitter.com/ledevoir

LE DEVOIR
Libre de penser